

L'État nord-africain de Tāhert et ses relations avec le Soudan occidental à la fin du VIIIe et au IXe siècle

In: Cahiers d'études africaines. Vol. 2 N°8. 1962. pp. 513-535.

Citer ce document / Cite this document :

Lewicki Tadeusz. L'État nord-africain de Tāhert et ses relations avec le Soudan occidental à la fin du VIIIe et au IXe siècle. In: Cahiers d'études africaines. Vol. 2 N°8. 1962. pp. 513-535.

doi : 10.3406/cea.1962.3255

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/cea_0008-0055_1962_num_2_8_3255

ÉTUDES ET ESSAIS

T A D E U S Z L E W I C K I

Université de Cracovie

L'État nord-africain de Tāhert et ses relations avec le Soudan occidental à la fin du VIII^e et au IX^e siècle

Dans une conférence tenue au XXV^e Congrès des Orientalistes à Moscou, j'ai signalé l'importance que les anciens livres de la secte musulmane d'al-Ibāḍīya¹ présentent pour l'histoire des relations de l'Afrique du Nord avec le Soudan occidental et central, ainsi que pour le passé de ces derniers pays. Ces sources, dont une partie seulement a été publiée, sont pratiquement inconnues des savants qui s'occupent du Soudan et de ses rapports avec l'Afrique du Nord à travers le Sahara. Je ne connais qu'une étude traitant de ce problème dont l'auteur ait utilisé les données des sources ibāḍites. Je parle ici de l'intéressant article du professeur J. Schacht intitulé *Sur la diffusion des formes d'architecture religieuse musulmane à travers le Sahara*, dans lequel ce savant a mis à profit les données sur la propagande ibāḍite dans le Soudan occidental, contenues dans le *Kitāb as-Siyar* d'aš-Šammāhī, auteur ibāḍite nord-africain écrivant vers le commencement du XVI^e siècle². Cependant l'article de Schacht, aussi bien que ma conférence de Moscou, n'ont traité qu'une partie des témoignages concernant le Soudan et les relations de ce pays avec l'Afrique du Nord dont il est question dans les ouvrages historiques et biographiques de la secte ibāḍite. Une autre partie de ces informations, pas très nombreuses

1. Voir sur cette secte l'article intitulé « al-Ibāḍīya », *Handwörterbuch des Islām* (éd. A. J. Wensinck et J. H. Kramers, Leyde, 1941, pp. 179-181) et la littérature qui y est citée.

2. Sur cet auteur et sur son ouvrage voir A. de C. Motylinski, « Bibliographie du Mزاب. Les livres de la secte abadhite », *Bulletin de Correspondance Africaine*, t. III, Alger, 1885, pp. 47-70 ; T. Lewicki, « Une chronique ibāḍite. « Kitāb as-Siyar » d'Abu 'l-'Abbās Aḥmad aš-Šammāhī », *Revue des Études Islamiques*, 1934, cahier 1, Paris, 1934, pp. 59-78.

d'ailleurs, reste encore à étudier. D'entre ces informations les plus remarquables sont surtout les témoignages regardant les relations de l'État berbère ibāḍite de Tāhert avec les royaumes du Soudan occidental à la fin du VIII^e et au IX^e siècle. C'est de ces témoignages, assez importants à mon avis, que je vais m'occuper dans l'étude présente.

Quand en 761/762 l'armée abbaside mit fin à la domination des Ibāḍites à Kairouan et força ces sectaires berbères à abandonner le nord et le centre de la Tunisie actuelle et à se replier pour un temps dans le sud de ce pays, ainsi que dans la Tripolitaine, 'Abd ar-Raḥmān ibn Rustem, gouverneur de Kairouan pour l'imām ibāḍite Abu 'l-Ḥaṭṭab al-Ma'āfirī, fuyant les troupes abbasides, vint chercher refuge dans l'ouest de l'Algérie actuelle. C'est dans ce pays, au centre même du Maghreb, qu'il fonda, non loin de l'ancienne place forte de Tāhert ou Tihert (aujourd'hui Tiaret), une ville qui reçut le même nom, mais que les anciens historiens et géographes arabes ont appelée souvent Tāhert al-Ġadīda (« Tāhert la Neuve »), pour la distinguer de la ville ancienne. La nouvelle ville devint bientôt le centre politique et religieux de tous les Ibāḍites du Maghreb central et 'Abd ar-Raḥmān fut reconnu chef des tribus berbères ibāḍites de ce pays. Après la mort, en 772, de l'imām ibāḍite de la Tripolitaine, Abū Ḥātim al-Malzūzī, successeur d'Abu 'l-Ḥaṭṭab al-Ma'āfirī, l'État ibāḍite de la Berbérie orientale s'écroula définitivement et les tribus berbères ibāḍites de cette région, restées indépendantes ou quasi indépendantes des gouverneurs abbasides de Kairouan, comme par exemple les Nafūsa, les Hawwāra, les Zawāga et d'autres encore, reconnurent l'autorité de 'Abd ar-Raḥmān ibn Rustem. Celui-ci fut élu, en 776/777, imām de tous les groupements ibāḍites de l'Afrique du Nord. Telles étaient les origines d'un considérable État ibāḍite nord-africain qui devait subsister, sous le règne des descendants de 'Abd ar-Raḥmān ibn Rustem jusqu'en 909. Ce nouveau royaume qui embrassait, à l'époque de son plus grand épanouissement, c'est-à-dire vers le début du IX^e siècle, la partie occidentale et méridionale de l'Algérie, le sud de la Tunisie et le nord de la Tripolitaine, avait pour capitale la ville de Tāhert³.

Dès le règne du premier imām, entre 776/777 et 784/785, Tāhert devint un centre politique et économique important et un marché considérable qui attirait non seulement de nombreux Berbères ibāḍites de l'Afrique du Nord tout entière, ou bien les restes de l'ancienne population romane et chrétienne, les 'Aġam des sources arabes, dont il est souvent question dans les fastes de Tāhert, mais aussi des commerçants musulmans de Kairouan, de Baṣra et de Kūfa. Nous tenons cette information d'Ibn aṣ-Ṣaġīr, un musulman étranger à la secte ibāḍite,

3. T. Lewicki, « La répartition géographique des groupements ibāḍites », *Rocznik Orientalistyczny*, t. XXI, Warszawa, 1957, pp. 307-311.

qui a habité Tāhert sous la domination des derniers imām de la dynastie des Rustémides, et qui a composé, vers l'an 902/903 de notre ère, une chronique de cette ville⁴. D'après cet auteur, qui a puisé largement dans les traditions locales, en utilisant, entre autres, les récits des princes de sang rustémide, Tāhert se développa rapidement durant les premières années du règne de 'Abd ar-Raḥmām ibn Rustem, c'est-à-dire aux environs de 776/777-780. Voici ce que dit Ibn aṣ-Ṣaġīr⁵ :

« Les habitants s'étendirent dans la ville agrandie. Des pays les plus éloignés, leur arrivèrent des ambassades et des caravanes. Il n'était pas un étranger s'arrêtant dans la ville qui ne se fixât chez eux et ne construisît sa maison au milieu d'eux, séduit par l'abondance qui y régnait, la belle conduite de l'Imām, sa justice envers ses administrés et la sécurité dont tous jouissaient pour leurs personnes et leurs biens. Bientôt, on ne voyait plus une maison en ville sans entendre dire : Celle-ci est à un tel de Kūfa ; celle-là est à un tel de Baṣra, cette autre à un tel de Kairouan, voici la mosquée des gens de Kairouan et leur marché ; voici la mosquée et le marché des Baṣriens, et voici celle des gens de Kūfa. Les routes menant au Soudan ou aux pays de l'Est et de l'Ouest s'ouvrirent au négoce et au trafic. Pendant deux ans environ la situation resta telle, la population ne cessant d'augmenter, pendant que les négociants et les gens de tous pays venaient y faire leur commerce. »

Ce témoignage rapporté par Ibn aṣ-Ṣaġīr, chroniqueur étranger à la secte ibāḍite, dont l'attitude vis-à-vis des imām rustémides et des traditions provenant des milieux ibāḍites aurait dû être sans doute celle d'une sévère critique, constitue un document de premier ordre, non seulement pour l'histoire de la ville de Tāhert qui devint, si l'on peut croire Ibn aṣ-Ṣaġīr, un des plus importants marchés de l'Afrique du Nord, mais aussi pour l'histoire du commerce de cette dernière avec le Soudan à travers le Sahara. En effet, la date indiquée d'une façon approximative par Ibn aṣ-Ṣaġīr comme celle des premières relations entre Tāhert et le Soudan est aussi la plus ancienne date chronologique

4. « Chronique d'Ibn Ṣaġhir sur les imāms rostémides de Tāhert », éd. et trad. de A. de C. Motylinski, *Actes du XIV^e Congrès International des Orientalistes*, Paris, 1908, pp. 3-132 (= A. de C. Motylinski, *Chronique d'Ibn Ṣaġhir*). Sur Ibn aṣ-Ṣaġīr voir aussi T. Lewicki, « Les historiens, biographes et traditionnistes ibāḍites-wahbites de l'Afrique du Nord du VIII^e au XVI^e siècle », *Folia Orientalia*, t. III (= Lewicki, *Les historiens ibāḍites*), sous presse.

5. A. de C. Motylinski, *Chronique d'Ibn Ṣaġhir*, pp. 12-13 (texte arabe) et p. 68 (traduction).

6. Selon Ibn Ḥordādbeh (Ibn Ḥurrādābih), géographe arabe écrivant vers le milieu du IX^e siècle, Tāhert était éloigné d'un mois de marche à dos de chameau de la ville de Kairouan, capitale d'Ifrīqiya. Cf. *Kitāb al-Masālik wa 'l-mamālik auctore abu 'l-Kasim Obaidallah ibn Abdallah ibn Khordādhbeh*, éd. M. J. de Goeje, Leyde, 1889 (= *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, t. VI), texte arabe p. 88 et traduction, p. 63. C'est par la voie de Kairouan que les commerçants arabes de Baṣra et de Kūfa venaient à Tāhert. Il s'agissait surtout, à mon avis, des négociants ibāḍites. Nous savons, en effet, que l'élément ibāḍite était très nombreux et très actif dans ces deux villes au VIII^e siècle. Voir à ce propos l'article « al-Ibāḍiyya », *Handwörterbuch des Islām*, éd. A. J. Wensinck et J. H. Kramers, p. 179.

certaine qui ait trait aux rapports commerciaux du Maghreb avec le Soudan occidental à l'époque arabe. Elle est antérieure de plus de cent ans à l'époque où écrivait le géographe et l'historien arabe al-Ya'qūbī, dont le témoignage contenu dans son *Kitāb al-Buldān*, écrit vers l'an 891/892 et traitant des rapports de commerce entre la ville de Siġilmāsa (au Tafilālet, sur la rive gauche du Wādī Ziz dans le Sud-Est du Maroc — aujourd'hui en ruine) et le Soudan occidental, était considéré jusqu'ici comme la plus ancienne information actuellement connue sur le commerce transsaharien à l'époque musulmane⁷. Il résulte aussi du récit d'Ibn aṣ-Ṣaġīr que le rôle de la ville de Tāhert jouait dans ce commerce avait dû être très important vers 776/777-780.

Ibn aṣ-Ṣaġīr ne nous dit pas le nom du pays soudanais vers lequel se dirigeaient les commerçants de Tāhert, mais il n'y a aucun doute qu'il doit s'agir ici avant tout du Soudan occidental et, peut-être, central. A l'époque dont il est question, il n'y avait, dans cette partie du Soudan, que deux ou trois États, à savoir ceux de Gāna et de Warām et peut-être celui de Naḥla. Nous devons cette information à l'astronome et géographe arabe, al-Fazārī, qui a dressé, à l'époque du règne d'Idris I^{er}, fondateur de la dynastie des Idrisides au Maroc (788-793), un *Aperçu de la superficie et des distances relatives des pays* (entrant probablement dans un ouvrage plus vaste, aujourd'hui perdu), dans lequel il parle des conditions politiques au Soudan, en indiquant les noms de tous les royaumes qui y existaient et en donnant leurs dimensions. Nous connaissons cet important document grâce à l'historien arabe al-Mas'ūdī qui l'a rapporté dans son ouvrage intitulé *Murūġ ad-dahab*, écrit en 956⁸.

7. E. W. Bovill, *The Golden Trade of the Moors*, London, 1958 ; *Die Benin Sammlung des Reichsmuseums für Völkerkunde in Leiden, beschriebenen und mit ausführlichen Prolegomena zur Geschichte der Handelswege und Völkerbewegung in Nordafrika*, versehen von Jos. Marquart, Leyde, 1913 (= Marquart, *Die Benin-Sammlung*), p. cxxvii et passim.

8. Maçoudi, *Les prairies d'or*. Texte et traduction par C. Barbier de Meynard, t. IV, Paris, 1885 [= al-Mas'ūdī, *Prairies d'or*], pp. 37-40. Selon C. Brockelmann (*Geschichte der arabischen Literatur*, Weimar-Berlin, 1898-1902 (= Brockelmann, *GAL*), t. I, p. 220 et Supplém., Leyde, 1937-1942 (= Brockelmann, *Suppl.*), t. I, p. 391), Abū Ishāq Ibrāhīm ibn Ḥabīb al-Fazārī a traduit, probablement en 773, un ouvrage indien sur l'astronomie intitulé *Sindhind* sous le règne du calife abbaside al-Manṣūr (mort en 775). Nous ignorons si le fragment cité par al-Mas'ūdī provient de cette traduction ou plutôt d'un autre ouvrage géographique d'al-Fazārī. Cet ouvrage hypothétique aurait été composé à l'époque d'Idris I^{er}, fondateur de la dynastie des Idrisides au Maroc (788-793) qui est nommé, dans le fragment cité par al-Mas'ūdī (p. 39), « roi de l'État idriside ». Un autre personnage cité dans le document en question, à savoir 'Abd ar-Raḥmān ibn Mu'āwiya, auquel appartenait, selon al-Fazārī (*ibid.*, *op. cit.*) le royaume d'Espagne, est identique avec le prince umayyade 'Abd ar-Raḥmān I^{er} qui régnait en Espagne de 756 à 788. Or, il résulte de ce qui précède que les informations d'al-Fazārī sur la situation politique dans l'Ouest musulman datent de l'année 788. Ainsi c'est sans doute cette année ou peu après qu'al-Fazārī écrivit l'ouvrage dont al-Mas'ūdī cite le fragment qui nous intéresse.

D'après al-Fazārī, la superficie de Warām, royaume qui, suivant J. Marquart, occupait le territoire situé aux environs de l'embouchure du Sénégal⁹, était de deux cents parasanges (en arabe *farsah*) sur quatre-vingts, et celle de Naḥla (Nḥala) نخلة (pour *Naḡla ou *Nḡala نجلة, lire *Nagla ou *Ngala ?)¹⁰ — qui selon mon opinion embrassait la région de l'ancienne ville de Ngâla dans le Nord du Bornou¹¹ — était de cent vingt parasanges sur soixante. Quant à l'État de Gāna, « pays d'or » comme l'appelle al-Fazārī, les dimensions de ce royaume étaient de mille parasanges sur quatre-vingts¹². Les chiffres donnés par al-Fazārī sont sans doute exagérés et résultent probablement d'un malentendu. Nous croyons en effet que cet auteur, à qui on a communiqué les dimensions de tous les pays connus par les Arabes en partie en parasanges (une parasange = environ 6 km) et en partie en milles arabes (un mille = environ 2 km), mesure de longueur beaucoup plus employée dans l'Afrique du Nord que les parasanges, a traité ces deux mesures comme égales, ce qui a donné pour le Maghreb et le Soudan des chiffres tout à fait fantastiques. Si l'on admettait une telle erreur dans les calculs d'al-Fazārī, on aurait la superficie de 400 kilomètres sur 160 pour le royaume de Warām ce qui correspond très bien aux dimensions du territoire situé au Sud du bas Sénégal, la superficie de 240 kilomètres sur 160 pour le pays de Naḥla (Naḡla, Nḡala, Ngala) et les dimensions de 2 000 kilomètres sur 160 pour l'État de Gāna. D'après ces données, l'État de Gāna aurait embrassé, vers la fin du VIII^e siècle, tout le pays situé au bord du Sahara et du Soudan occidental, à l'est du Sénégal actuel, et à l'ouest du bassin du lac Tchad. Ainsi, si l'on doit croire al-Fazārī, l'autorité des rois de Gāna s'étendait en dehors du territoire de Gāna proprement dit (le territoire de la tribu soninké, avec la capitale de Gāna, aujourd'hui les ruines de Koumbi Saleh, située à la frontière méridionale de la Mauritanie actuelle, au sud-est de Tichit)¹³, sur le pays songhaï du Niger moyen et aussi sur le pays désertique et semi-désertique situé au nord-est et à l'est du coude du Niger, vers l'Adrar des Ifoghas et vers l'Aïr. Dans tout le Soudan

9. Marquart, *Die Benin-Sammlung*, p. cxxxviii. C'est le territoire du royaume Wolof.

10. Al-Mas'ūdī, *Les prairies d'or*, t. IV, p. 39.

11. G. Nachtigall, *Sahara und Sudan*, t. II, Berlin, 1881, pp. 426 et 495. La ville de Ngâla qui se trouve non loin de la rive méridionale du lac Tchad, constituait, dans une époque fort ancienne, le centre politique de la tribu soudanaise Sô (Sao). Plus tard, elle a été conquise par les Mākāri (Kōtōko). Dans un intéressant mausolée qui se trouve à Ngâla, et qui appartient déjà à l'époque des Mākāri, Nachtigall a vu les tombeaux de 35 rois de Ngâla issus de cette dernière tribu.

12. Al-Mas'ūdī, *Les prairies d'or*, *op. cit.*

13. R. Mauny, « État actuel de la question du Ghana », *Bulletin de l'Institut Français de l'Afrique Noire* (= *BIFAN*), t. XIII, 1951, pp. 463-475 ; P. Thomassey et R. Mauny, Campagne de fouilles à Koumbi Saléh, *BIFAN*, t. XIII, 1951, pp. 117-140.

occidental et central il n'y avait que deux petits États qui échappaient, vers la fin du VIII^e siècle à la domination de Gāna, à savoir le royaume de Warām à l'ouest et le pays de Naḥla (Nḡala, Ngala) à l'est. Ainsi il apparaît que c'est avant tout vers l'empire de Gāna que se dirigeaient, aux environs de l'an 780, « les routes menant au Soudan » dont parle Ibn aṣ-Ṣaḡīr et dont le point de départ était la ville de Tāhert.

L'unité politique du Soudan occidental sous la suprématie des rois de Gāna dont parle, vers 788-793, al-Fazārī, n'existait plus une centaine d'années plus tard, à l'époque où écrivait al-Ya'qūbī. Les informations sur le Soudan, que cet auteur a données dans son *Kitāb al-Buldān* écrit vers 891/892 et surtout dans son ouvrage historique intitulé *Ta'rīḥ*, terminé probablement vers 904/905, ont été recueillies, selon toute probabilité, pendant son séjour au Maghreb qui eut lieu quelque temps après 873/874¹⁴, donc à peu près une centaine d'années après al-Fazārī. Le tableau du Soudan occidental qu'al-Ya'qūbī présente dans le *Ta'rīḥ* diffère entièrement de celui qui a été donné par al-Fazārī. D'après al-Ya'qūbī cette région est divisée entre plusieurs royaumes plus ou moins considérables, où, à côté de l'État de Gāna, considéré par cet auteur comme étant toujours très puissant, apparaît un autre grand empire nègre, à savoir l'État de الكوكو al-Kūkū (pour الكوكو al-Kawkaw), qui était à cette époque — je cite les paroles d'al-Ya'qūbī — « le plus puissant de tous les royaumes du Soudan »¹⁵. Le nom de cet État provient de celui de la ville de كوكو Kūkū (lire : كوكو Kawkaw) qui était sa capitale selon cet écrivain (*al-initial* n'est que l'article défini arabe)¹⁶. Elle est mentionnée déjà dans la première moitié du IX^e siècle par l'astronome et géographe arabe Muḥammad ibn Mūsā al-Huwārizmī (al-Hōrezmī), mort vers 846/847¹⁷. On identifie d'ordinaire la ville de Kūkū ou Kawkaw avec celle de Gao sur le Niger, ancien centre politique de la tribu des Songhaï¹⁸. Vers la

14. *Ibn Wādhīh qui dicitur al-Ja'qūbī, Historiae. Pars prior.* Ed. M. Th. Houtsma, Leyde, 1883 (= al-Ya'qūbī, *Ta'rīḥ*), pp. v-vii; *Kitāb al-Buldān auctore Ahmed ibn abī Jakūb ibn Wādhīh al-Kātib al-Jakūbī*, éd. M. J. de Goeje, *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, t. VII, 2^e éd., Leyde, 1892 (= al-Ya'qūbī, *Kitāb al-Buldān*), pp. vii-viii; Brockelmann, *GAL*, t. I, pp. 226-227 et *Suppl.*, t. I, p. 405.

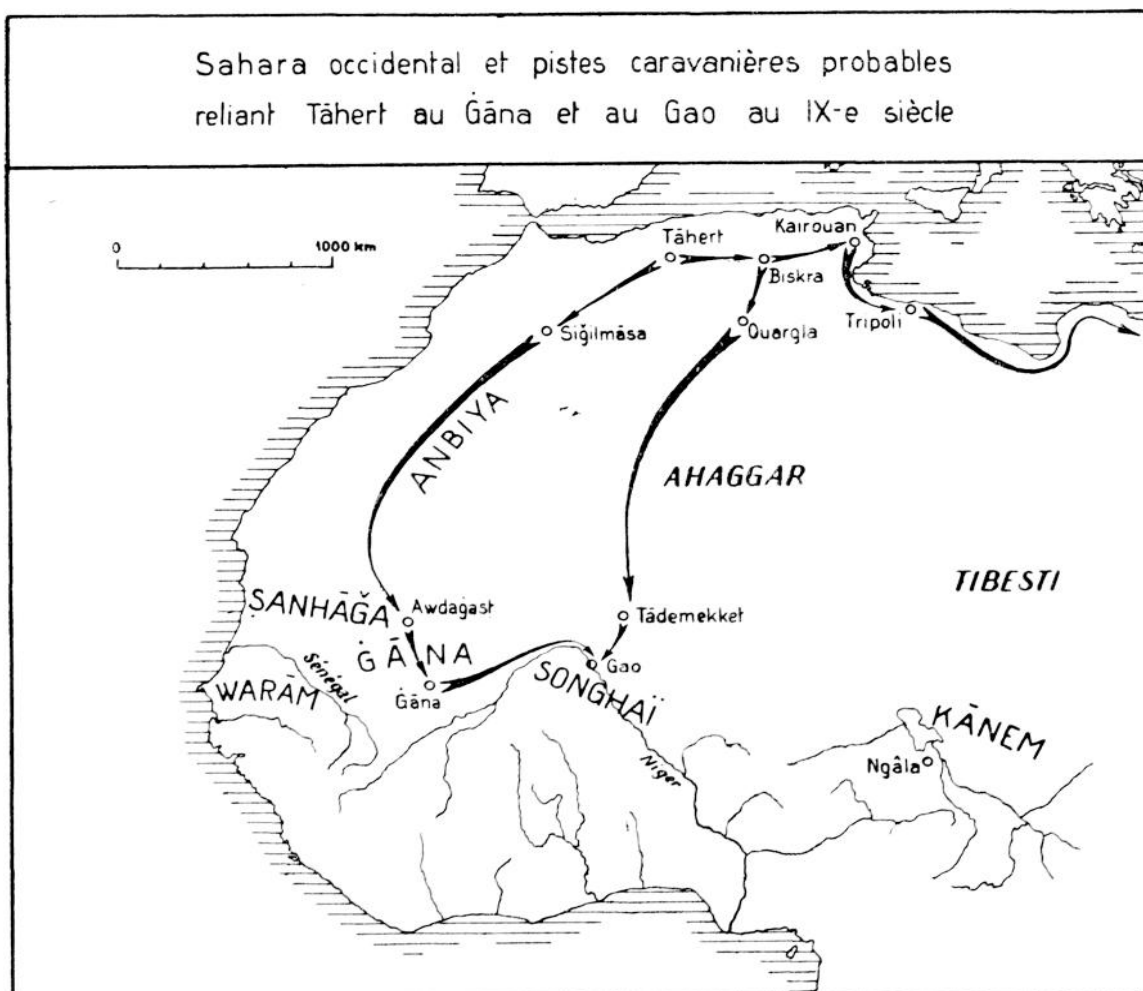
15. Al-Ya'qūbī, *Ta'rīḥ*, p. 220; Marquart, *Die Benin-Sammlung*, pp. lxxvii-lxxviii.

16. Al-Ya'qūbī, *op. cit.*; Marquart, *op. cit.*

17. *Das Kitāb Ṣūrat al-arḍ des Abū Ġa'far Muḥammad ibn Mūsā al-Huwārizmī.* Hrsg. nach dem handschriftlichen Unikum... von Hans von Mžik, Leipzig, 1926, p. 6.

18. Voir à ce propos entre autres *Drevnie i srednevekovye istočniki po etnografii i istorii narodov Afriki yuzhnee Sakhary. Arabskie istočniki VII-X vekov.* Podgotovka tekstov i perevody L. E. Kubbela i V. V. Matveeva (*Sources*

fin du IX^e siècle, le roi de Gao était, si l'on peut croire al-Ya'qūbī, maître de tous les pays situés autour de cette ville, donc de la partie orientale du territoire qui était soumis, cent ans plus tôt, au roi de Gāna. L'auteur du *Ta'rīḥ* cite les noms de huit royaumes qui dépen-



daient du roi de Gao¹⁹. Ils sont difficiles à identifier ; selon toute vraisemblance on doit les placer au nord-ouest, au nord et au nord-est de Gao²⁰.

On retrouve aussi le nom de Gao chez d'autres auteurs arabes

anciennes et médiévales pour l'ethnographie et l'histoire des peuples de l'Afrique au sud du Sahara. Sources arabes du VII^e-X^e siècles. Édition et traduction de L. E. Kubbel et V. V. Matveev, Moscou-Leningrad, 1960 (= Kubbel et Matveev, *Sources arabes*), pp. 366-367 et 368-369.

19. Al-Ya'qūbī, *Ta'rīḥ*, p. 200 ; Marquart, *Die Benin-Sammlung*, pp. LXXVII-LXXVIII.

20. Marquart, *op. cit.*, p. CVII-CXXII.

médiévaux dont al-Bakrī (vers 1068)²¹, al-Idrīsī (1154)²² et Ibn Baṭṭūṭa (xiv^e siècle)²³ qui nous ont donné des détails intéressants sur cette ville et ses habitants, aussi bien que sur le royaume de Gao. Ibn Baṭṭūṭa qui visita cette ville en 1353 écrit son nom كَوَّكُو Kawkaw²⁴ ou bien جَوَّو Ġūğū (pour جَوَّو Ġawğaw)²⁵. Le son reproduit par Ibn Baṭṭūṭa dans ce nom par un [k] ou par un [ğ] ne pouvant être identique qu'à un [g] original (il faut toujours tenir compte de la transcription [k = g] et, dans certains cas, de [ğ = g] chez les auteurs arabes originaires de l'Afrique du Nord et de l'Espagne musulmane)²⁶, on peut admettre que la vraie prononciation du nom écrit Kawkaw ou Ġawğaw était *Gawgaw ou plutôt *Gaogao. Cette dernière forme hypothétique est justifiée par le fait que le [w] arabe rend souvent la voyelle [ō] ou [o], surtout dans les mots d'origine étrangère²⁷. La forme hypothétique *Gaogao est assez proche du nom de la ville de Gao employé par Léon l'Africain (écrivant en 1526)²⁸, à savoir Gaoga ou Gago²⁹. J. Marquart croit, en suivant sans doute l'opinion de H. Barth, que Kawkaw (al-Kawkaw) des anciens géographes arabes doit être lu Gōgō (al-Gōgō)³⁰. Cette orthographe ne me paraît guère fondée.

On ne sait pas si la ville de Gao, dans la première moitié du ix^e siècle, à l'époque où elle apparaît pour la première fois dans l'ouvrage de Muḥammad ibn Mūsā al-Huwarizmī, était déjà la capitale d'un

21. *Description de l'Afrique septentrionale par Abou-Obeid-el-Bekri*. Texte arabe... publié par... de Slane, 2^e éd., Alger, 1911 (= al-Bakri, *Description*, texte), p. 183; *Description de l'Afrique septentrionale par el-Bekri* traduite par MacGuckin de Slane, édition revue et corrigée, Alger, 1913 (= al-Bakrī, *Description*, traduction), pp. 342-343. Sur al-Bakrī, cf. Brockelmann, *GAL*, t. I, pp. 476-477 et *Suppl.*, t. I, pp. 875-876.

22. *Description de l'Afrique et de l'Espagne par Edrīsī*, texte arabe publié... avec une traduction, des notes et un glossaire par R. Dozy et M. J. de Goeje, Leyde, 1866 (= al-Idrīsī, *Description*), texte arabe, pp. 11-12 et trad., pp. 13-14. Sur al-Idrīsī voir Brockelmann, *GAL*, t. I, p. 477 et *Suppl.*, t. I, pp. 876-877.

23. *Voyages d'Ibn Batoutah*, texte arabe, accompagné d'une traduction par C. Defrémery et B. R. Sanguinetti (= Ibn Baṭṭūṭa), t. IV, pp. 435-436. Sur Ibn Baṭṭūṭa, voir Brockelmann, *GAL*, t. II, pp. 256-257 et *Suppl.*, t. II, pp. 365-366. Ibn Baṭṭūṭa a visité la ville de Gao en 1353.

24. Ibn Baṭṭūṭa, t. IV, pp. 426 et 435.

25. *Ibid.*, p. 122.

26. Ainsi par exemple al-Idrīsī écrit le nom de la ville allemande Augsburg 'Awzburk (cf. T. Lewicki, *La Pologne et les pays voisins dans le « Livre de Roger » de al-Idrīsī, géographe arabe du XII^e siècle*, t. I, Krakov, 1945, p. 116) et celle de la ville polonaise Gniezno Ġināzna (*ibid.*, p. 113).

27. On trouve par exemple chez al-Idrīsī le nom de la ville italienne Policastro écrit *Bulī-Kaštrū* (Lewicki, *op. cit.*, t. I, pp. 117-118).

28. Voir sur cet auteur Brockelmann, *Suppl.*, t. II, p. 710.

29. *Description de l'Afrique tierce partie du monde écrite par Jean Leon African*, nouvelle édition annotée par Ch. Schefer, t. III, Paris, 1898, pp. 298 et 301.

30. Marquart, *Die Benin-Sammlung*, pp. LXXVI-LXXVIII et *passim* (cf. aussi index s. v. Gōgō); H. Barth, *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central-Afrika*, Gotha, 1857-1858, t. IV, pp. 601, 605, 607 et t. V, pp. 216, 236.

État indépendant de celui de Gāna, comme c'était le cas un demi-siècle plus tard, à l'époque d'al-Ya'qūbī. Cependant il n'y a aucun doute que Gao était déjà vers le commencement du IX^e siècle un grand centre de commerce transsaharien qui attirait l'attention des Rustémides de Tāhert. Nous le savons grâce à une tradition concernant l'imām rustémide Aflaḥ ibn 'Abd al-Wahhāb, rapportée dans deux recueils biographiques ibāḍites nord-africains : celui d'al-Wisyānī et celui d'ad-Darġinī. Il ne sera pas sans intérêt de citer ici en abrégé les passages de ces deux ouvrages rapportant cette tradition. Ils renferment d'intéressantes informations sur les relations de la ville de Tāhert avec Gao dans les premières années du IX^e siècle, probablement vingt à trente ans avant la mention de Gao dans l'ouvrage de Muḥammad ibn Mūsā al-Ḥuwārizmī (mort vers 846/847), considérée jusqu'ici comme la plus ancienne date dans l'histoire de la capitale des Songhaï. Examinons cette tradition qui est restée inconnue jusqu'à présent. Commençons par les auteurs qui l'ont rapportée.

Abu 'r-Rabī' Sulaymān ibn 'Abd as-Salām al-Wisyānī vivait au XII^e siècle de notre ère. Il était d'origine berbère. Comme il résulte de sa *nisba*, il descendait d'une fraction de la tribu zenète de Wisyān (aussi : Wāsīn) qui habitait, d'après Ibn Ḥaldūn (XIV^e siècle), dans la Tunisie du Sud, aux environs de la ville de Tozeur³¹. Il est l'auteur de *Kitāb as-Siyar*, recueil de biographies des personnages ibāḍites célèbres originaires de l'Afrique du Nord. Les copies de cet ouvrage sont extrêmement rares. Le regretté arabisant polonais Z. Smogorzewski en a trouvé une au Mzab, en 1912, dans un manuscrit qui contenait, outre l'œuvre d'al-Wisyānī, deux autres ouvrages biographiques. Smogorzewski a fait copier tout ce manuscrit et emporta cette copie en Pologne. Elle appartenait jusqu'à la guerre de 1939-1945 à la collection des manuscrits ibāḍites de Lwów (n° 277 de ladite collection) ; actuellement elle se trouve à Cracovie. Elle contient 208 feuilles (soit 316 pages) non reliées, ayant 27 × 21 cm et 25 × 18 cm de dimension, en caractères maghrebins modernes. Elle est l'œuvre de plusieurs copistes mzabites ; on y reconnaît aussi la main de Smogorzewski. Le *Kitāb as-Siyar* d'al-Wisyānī embrasse la première partie de cette copie manuscrite, à savoir les pages 1-189. D'après ce qu'il est dit dans un passage du *Kitāb as-Siyar*, al-Wisyānī a rapporté dans cet ouvrage surtout les traditions recueillies par son maître Abū Muḥammad 'Abd Allāh ibn Muḥammad al-Lawātī qui les avait transmises d'après un autre savant ibāḍite, natif de la Tunisie du Sud, à savoir Abū Muḥammad Māksan ibn al-Ḥayr al-Ġarāmī al-Wisyānī (seconde

31. Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, traduite de l'arabe par le baron de Slane. Nouvelle édition publiée sous la direction de Paul Casanova, Paris, 1925-1956 (= Ibn Ḥaldūn, *Histoire*), t. III, pp. 301 et *passim*.

moitié du XI^e siècle). Nul doute qu'al-Wisyānī s'est servi aussi de quelques sources écrites, aujourd'hui perdues³².

Le *Kitāb as-Siyar* d'al-Wisyānī devint une des sources principales d'un autre ouvrage consacré aux personnages célèbres ibāḍites, à savoir le *Kitāb Ṭabaqāt al-mašāyih* de Abu 'l-'Abbās Aḥmad ibn Sa'īd ad-Darġīnī ; ce dernier auteur cite le *Kitāb as-Siyar* dans une trentaine de passages de son ouvrage. Ad-Darġīnī vivait au XIII^e siècle de notre ère. Il appartenait à une pieuse et savante famille ibāḍite, originaire du Ġabal Nafūsa dans la Tripolitaine, qui s'établit à une date incertaine dans la Tunisie du Sud. C'est dans une petite ville de ce pays, à savoir à Darġīn as-Suflā al-Ġadīda, située non loin de Nefta, que naquit l'auteur du *Kitāb Ṭabaqāt al-mašāyih*. Il étudia à Tozeur et habita quelque temps l'île de Djerba et l'oasis de Ouargla. Son ouvrage biographique, qui occupe une place honorable dans la littérature ibāḍite nord-africaine, a été écrit probablement vers le milieu du XIII^e siècle. Il se compose de deux parties dont la première n'est qu'une reproduction du *Kitāb as-Sīra* de Abū Zakariyā' Yaḥyā ibn Abī Bakr al-Wārglānī, un historien ibāḍite nord-africain du XI-XII^e siècle, originaire de Ouargla, tandis que la deuxième, qui est une œuvre originale d'ad-Darġīnī, constitue un recueil de biographies d'environ 130 personnages ibāḍites remarquables, divisées en douze « classes » (en arabe *ṭabaqa*), embrassant chacune une période de cinquante ans. Le nombre de sources utilisées par ad-Darġīnī est considérable. Outre le *Kitāb as-Siyar* d'al-Wisyānī, il se servit des ouvrages historiques et biographiques de Abu 'r-Rabī' Sulaymān ibn Yaḥlaf al-Mazātī (mort en 1078/1079), Abū 'Amr 'Uṭmān ibn Ḥalīfa as-Sūfī et Abū Nūḥ (XII^e siècle). Il a rapporté aussi les récits de Maymūn ibn Ḥamūdī (qui vivait dans la première moitié du XI^e siècle), d'Abū Muḥammad Māksan ibn al-Ḥayr al-Ġarāmī al-Wisyānī et d'autres encore³³.

Le *Kitāb Ṭabaqāt al-mašāyih* ne nous est connu que par des copies manuscrites assez rares, aucune édition de cette œuvre considérable n'existant encore. De ces manuscrits, j'ai à ma disposition une copie qui faisait partie de la collection de Z. Smogorzewski (n^o 275 de cette collection) et dont j'ai donné la description dans une de mes études antérieures³⁴. Il s'agit d'une copie moderne, assez soignée, exécutée au Mzab vers 1925/1926, d'après un manuscrit écrit en 1241 de l'hégire (1825/1826 A.D.). Elle a été rapportée du Mzab par Smogorzewski en 1926.

32. Lewicki, *Les historiens ibāḍites* (sous presse) ; La répartition géographique des groupements ibāḍites, pp. 304-305.

33. Sur ad-Darġīnī et son ouvrage voir entre autres T. Lewicki, « Notice sur la chronique ibāḍite d'ad-Darġīnī », *Rocznik Orientalistyczny*, t. XI, pp. 146-172. Cf. aussi Lewicki, *Les historiens ibāḍites* (sous presse).

34. Lewicki, *Notice sur la chronique ibāḍite d'ad-Darġīnī* (*passim*).

Les mentions de la ville (ou de l'État) de Gao se trouvent, comme je l'ai dit plus haut, dans les courtes notices biographiques qu'al-Wisyānī et ad-Darġinī ont consacrées dans leurs ouvrages à Aflaḥ ibn 'Abd al-Wahhāb, troisième imām rustémide de Tāhert. Al-Wisyānī et ad-Darġinī ont utilisé dans ces articles biographiques plusieurs sources écrites ainsi que les rapports de plusieurs traditionnistes provenant d'une époque souvent très ancienne et transmis par des générations de rapporteurs de l'époque des Rustémides. Voici, tout d'abord, le texte arabe (en abrégé) et la traduction française de la tradition qui nous intéresse d'après la version donnée par al-Wisyānī³⁵ :

وذكر ... انه اراد السفر الى جوجوا فلما برز رحله خرج اليه الامام
عبد الوهاب والده ... قال له ارجع ... فرجع

« On dit... qu'un jour il (c'est-à-dire Aflaḥ ibn 'Abd al-Wahhāb) a voulu faire un voyage à جوجوا Ġūġū. Quand il a rendu public son projet de voyage, son père, l'imām 'Abd al-Wahhāb se présenta à lui... et lui dit : Renonce [à ce voyage]... Et il [y] a renoncé. »

La même tradition est rapportée, dans une version un peu différente, par ad-Darġinī³⁶ :

ذكر ... انه قد كان اراد السفر الى جوجو ... فامرہ ابوہ بالرجوع عن
السفر ... فرجع بعد ان تجهز وابرز رحله

« On dit... qu'un jour il (c'est-à-dire Aflaḥ ibn 'Abd al-Wahhāb) a voulu faire un voyage à جوجو Ġūġū... Mais son père lui a donné l'ordre de renoncer à ce voyage... Et il [y] a renoncé, quoiqu'il se soit déjà préparé à cette expédition et quoiqu'il ait déjà rendu public le projet de son voyage... »

Nous voyons que les récits d'al-Wisyānī et d'ad-Darġinī concernant le voyage projeté d'Aflaḥ ibn 'Abd al-Wahhāb sont à peu près identiques. On peut croire cependant que le deuxième de ces auteurs s'est servi de la version rapportée par al-Wisyānī qu'il a remaniée sensiblement. D'autre part il n'est pas impossible qu'al-Wisyānī et ad-Darġinī se soient servis d'une source commune, probablement d'un ancien recueil biographique, actuellement disparu.

35. Al-Wisyānī, *Kitāb as-Siyar*, ms. n° 277 de l'ancienne collection de Lwów, p. 59.

36. Ad-Darġinī, *Kitāb Ṭabaqāt al-mašāyih*, ms. n° 275 de l'ancienne collection de Lwów, f° 92 v°.

Le nom de la ville de جوجو Ġūgū, orthographié dans le récit d'ad-Darġinī d'une façon analogue à celle qu'on retrouve chez Ibn Baṭṭūṭa³⁷, doit être vocalisé جَوْجَوُ Ġawġaw et lu *Gawgaw ou plutôt *Gaogao. C'est sans aucun doute Gao sur le Niger, capitale de l'État de ce nom, dont il a été question plus haut. Dans le *Kitāb as-Siyar* d'al-Wisyānī, ce nom est écrit جوجوا (pour جَوْجَوُ). Il apparaît que la lettre finale de cette variante orthographique (| *alif*) n'est qu'un *alif otiosum* qui ne doit pas être prononcé. Dans la transcription arabe ancienne des mots étrangers, un tel *alif otiosum* mis à la fin du mot sert à marquer que la lettre précédente و [w] doit être prononcée [o]. Plusieurs exemples d'une telle orthographe ont été donnés par feu T. Kowalski, dans son édition de la relation d'Ibrāhīm ibn Ya'qūb³⁸. Il est intéressant qu'on retrouve aussi un tel alif final dans le nom de Gao chez al-Bakrī : كوكوا³⁹, pour كَوَّكَوَّ Kawkaw (*Gaogao).

Il résulte des récits d'al-Wisyānī et d'ad-Darġinī que Aflaḥ ibn 'Abd al-Wahhāb avait l'intention de faire un voyage à Gao et qu'il n'a renoncé à ce projet qu'à la suite d'un ordre de son père, l'imām 'Abd al-Wahhāb. Ainsi Aflaḥ a formé le projet de cette expédition du vivant de son père. Nous savons que 'Abd al-Wahhāb gouverna le royaume de Tāhert pendant une période de quarante ans, de 784/785 à 823/824. C'est donc avant cette dernière date qu'Aflaḥ conçut l'idée de se rendre à Gao. Cette constatation n'est pas sans importance, puisqu'elle nous permet de reculer l'histoire de Gao et des rapports de cette ville (ou de ce royaume) avec l'Afrique du Nord jusqu'au début du IX^e siècle de notre ère. Nul doute d'ailleurs que les origines de la ville de Gao précèdent de beaucoup le IX^e siècle et qu'un certain temps s'écoula entre cette époque et le moment de la fondation de cette ville. Aussi je suis enclin à supposer, avec M. Delafosse et J. Rouch, qu'elle a été fondée au VII^e siècle⁴⁰. Au début du IX^e siècle Gao est déjà sans doute un marché important qui attire les commerçants berbères et arabes du Maghreb à travers le Sahara. Et c'est sans doute grâce à cet épanouissement du commerce vers le commencement du IX^e siècle que l'on avait eu à cette époque, à Tāhert, connaissance des itinéraires qui liaient la capitale des Rustémides avec Gao. Cette connaissance devait être très satisfaisante, si le fils de l'imām, héri-

37. Voir ci-dessus, p. 520.

38. *Relatio Ibrāhīm ibn Ja'kūb de itinere slavice, quae traditur apud al-Bakrī*. Edidit, commentario et versione polonica atque latina instruxit T. Kowalski, Kraków, 1946, pp. 72-73.

39. Al-Bakrī, *Description*, texte, pp. 181 et 183.

40. M. Delafosse, *Haut-Sénégal-Niger (Soudan Français)*, Paris, 1912, t. II, pp. 67, 71, 72 et 240-241 ; J. Rouch, *Les Songhay*, Paris, 1954, pp. 8-9.

tier du trône, a voulu entreprendre un voyage vers ce lieu lointain.

On ne connaît pas les motifs d'Aflaḥ ibn 'Abd al-Wahhāb : pure curiosité de visiter le Soudan, ou raisons plus sérieuses ?

Il n'est pas impossible qu'au début du ix^e siècle la ville de Gao ait été déjà la capitale d'un royaume indépendant de Ġāna, dont les frontières ne différaient peut-être pas beaucoup de celles que nous connaissons par la description du Soudan donnée par al-Ya'qūbī vers 891/892. Or, si l'on peut croire cet auteur, l'autorité du roi de Gao s'étendait sur huit autres royaumes dont al-Ya'qūbī cite les noms. De ces noms J. Marquart a réussi à identifier d'une façon satisfaisante au moins trois, à savoir *al-Hazbin qui est le même que Azben (Aïr) actuel⁴¹, Maranda, nom d'une ville qui était située au nord d'Azben, sur l'ancienne voie de commerce qui reliait les villes de Ġāna et de Gao à l'Égypte, conformément à ce que nous dit le géographe arabe Ibn al-Faqīh, écrivant vers 903⁴², et enfin le royaume berbère de Sanhāğa (Zenaga) qui embrassait une partie du Sahara occidental⁴³ et dont la capitale avait été, selon toute probabilité, la ville d'Awdagast, située au nord de celle de Ġāna, dans la partie méridionale de la Mauritanie actuelle. Ainsi le roi de Gao contrôlait, dans la deuxième moitié du ix^e siècle, les principales voies transsahariennes qui reliaient le Soudan occidental au Maghreb et à l'Égypte. Si une situation politique analogue existait déjà avant 823/824, au moment où Aflaḥ ibn 'Abd al-Wahhāb avait conçu l'idée d'aller à Gao, les motifs d'un tel projet seraient faciles à deviner. Il s'agissait probablement d'organiser les rapports commerciaux de Tāhert avec l'État de Gao ; en s'appuyant sur une alliance projetée avec le roi de cet État, maître d'une partie considérable du Soudan occidental, ainsi que du Sahara méridional et occidental. Une telle alliance n'aurait fait que continuer la politique économique des imām de Tāhert, qui s'étaient assuré déjà, grâce à un mariage politique entre la famille rustémide et celle des imām šufrites de Siġilmāsa dans le sud-est du Maroc actuel, un commerce libre dans le sud du Maghreb occidental et dans les régions septentrionales du Sahara voisines de Maghreb⁴⁴.

Il ressort des récits d'al-Wisyānī et d'ad-Darġinī que Aflaḥ ibn 'Abd al-Wahhāb n'a pas réussi dans la réalisation de son projet d'entrer en rapports directs avec le souverain de Gao (si celui-ci existait déjà) du vivant de son père. Mais il nous paraît incontestable qu'il a continué de s'intéresser à Gao pendant son long règne (823/824-871/872) et que

41. Marquart, *Die Benin-Sammlung*, p. cxvi ; Y. Urvoy, *Histoire des populations du Soudan Central (Colonie du Niger)*, Paris, 1936, pp. 137-153.

42. Marquart, *op. cit.*, pp. cix-cxvi ; Kubbel et Matveev, *Sources arabes*, p. 372.

43. Marquart, *op. cit.*, pp. cxvi-cxvii.

44. Sur ce sujet voir ci-dessous, p. 527.

c'est de cet État qu'il est question dans le récit d'une ambassade envoyée par Aflaḥ au Soudan, récit que nous devons à Ibn aṣ-Ṣaġīr.

Ce récit concerne un certain Muḥammad ibn 'Arfa, un des notables les plus influents et riches de Tāhert, qui jouissait d'une grande popularité auprès des habitants de cette ville. Il avait une sœur (ou une fille) qu'il maria avec l'imām rustémide Abū Bakr ibn Aflaḥ, fils et successeur de Aflaḥ qui régna brièvement en 871/872. Ce prince, croyant que l'autorité dont jouissait Muḥammad ibn 'Arfa auprès du peuple de Tāhert était dangereuse pour la dynastie rustémide, le fit tuer la même année 871/872⁴⁵. Pour démontrer les belles qualités de Muḥammad ibn 'Arfa, Ibn aṣ-Ṣaġīr raconte une anecdote le concernant, qui se situe à l'époque de la domination de l'imām Aflaḥ ibn 'Abd al-Wahhāb, c'est-à-dire entre 823/824 et 871/872, probablement vers la fin de cette période. Voici la traduction française de ce récit⁴⁶ :

« Il y avait dans la ville (c'est-à-dire à Tāhert), un homme appelé Muhammad ibn 'Arfa, qui était distingué, beau, généreux et bon. Il avait été envoyé comme ambassadeur au roi du Soudan avec des présents offerts par Aflaḥ ibn 'Abd al-Wahhāb. Séduit par sa mine inspirant le respect, par sa beauté et son habileté à manier les chevaux, le roi du Soudan avait levé les mains en prononçant dans la langue du Soudan un mot qu'il est impossible de reproduire en arabe, faute de lettres équivalentes, mais qui représente un son intermédiaire entre le *qāf* [q], le *kāf* [k] et le *ġīm* [ġ]. Le sens de cette articulation était : Tu es beau du visage et de prestance ; ta manière d'agir est excellente. »

Ibn aṣ-Ṣaġīr qui, de son propre aveu, a basé son récit sur les rapports provenant « d'un certain nombre d'Ibāḍites et autres » et qui a narré cette anecdote avec tant de détails, a malheureusement omis de citer le nom du roi de Soudan dont il y est question, ainsi que le nom de son pays, voire sa capitale. Selon toute probabilité, il s'agissait du roi de Gao, ville et État qui, comme nous l'avons vu ci-dessus, intéressaient Aflaḥ ibn 'Abd al-Wahhāb depuis longtemps, encore du vivant de son père, avant 823/824. Peut-être une identification future du mot ou plutôt de l'exclamation « dans la langue du Soudan », contenant le son intermédiaire entre [q], [k] et [ġ], c'est-à-dire apparemment le [g], nous montrera-t-elle s'il s'agit ici d'un terme songhaï, ou bien si cette exclamation appartient à la langue soninké, langage des habitants de Gāna, ou à un autre idiome du Soudan occidental.

Nous savons fort peu au sujet des voies de communication qui reliaient la ville de Tāhert à celles de Gāna et de Gao à travers le Sahara, à l'époque de l'épanouissement du commerce de la capitale de l'État rustémide avec le Soudan occidental. Il paraît qu'il y avait à cette époque deux voies principales qui rattachaient Tāhert aux villes

45. A. de C. Motylinski, *Chronique d'Ibn Ṣaġhir*, pp. 31-35 (texte arabe) et pp. 91-97 (traduction).

46. *Ibid.*, p. 31 (texte arabe), et pp. 91-92 (traduction).

de Gāna et de Gao. La première de ces voies passait par Siġilmāsa et Awdaġaṣṭ, tandis que les étapes de l'autre étaient l'oasis de Wārġlān ou Wārqlān (aujourd'hui Ouargla) et la ville commerciale de Tādemekket (Tādemekka), aujourd'hui les ruines dites es-Souk (es-Sūq) situées dans le Sahara du Sud, au nord-est de Gao. Ces deux voies nous sont connues grâce surtout aux données d'al-Ya'qūbī, d'Ibn Ḥawqal et d'al-Bakrī, si l'on passe sur les témoignages provenant d'autres géographes, historiens et voyageurs arabes anciens.

Commençons par la voie Tāhert-Siġilmāsa-Awdaġaṣṭ-Gāna. Le premier auteur arabe qui décrit cette voie, dans son ouvrage géographique *Kitāb al-Buldān*, est al-Ya'qūbī, écrivant, comme il a été dit ci-dessus, vers 891-892⁴⁷. Selon cet écrivain, une distance de dix journées de marche sépare la ville de Tāhert de celle de Siġilmāsa. L'étape intermédiaire est la ville d'Awzakā à trois journées de marche de Tāhert et à sept journées de Siġilmāsa. De la voie reliant Tāhert à Siġilmāsa traite aussi l'œuvre géographique d'al-Iṣṭaḥrī (écrivant en 951)⁴⁸, dont les passages traitant de Tāhert datent d'une époque antérieure à la ruine de l'État rustémide, probablement de la fin du IX^e siècle, ou bien des premières années du X^e. Suivant al-Iṣṭaḥrī, la distance qui sépare, à travers le désert, Tāhert de Siġilmāsa est beaucoup plus grande que celle donnée par al-Ya'qūbī ; elle se chiffre à 50 (d'après un autre manuscrit de cet ouvrage à 25) journées de marche⁴⁹. S'agit-il ici d'une simple erreur ou bien faut-il admettre qu'il y avait deux voies différentes reliant la capitale des Rustémides à la ville de Siġilmāsa ?

Siġilmāsa, située dans le pays de Tafilālet, sur la rive gauche du Wādī Zīz, où ses ruines sont visibles encore aujourd'hui, constituait le point de départ d'une grande partie des caravanes qui se rendaient, à travers le Sahara occidental, au Soudan occidental, « pays d'or » classique des anciens géographes arabes. C'est pour cela qu'al-Iṣṭaḥrī, dans un passage de son œuvre qui remonte au temps des Rustémides, dit que cette ville est « voisine des mines d'or »⁵⁰. De même al-Bakrī (écrivant vers 1068) souligne la situation de Siġilmāsa « à l'entrée du désert », d'où « l'on part pour se rendre à Gāna, dans le pays des noirs »⁵¹. Du rôle que jouait Siġilmāsa comme point de départ du Maghreb vers le Soudan, parle aussi al-Ya'qūbī, le plus ancien auteur arabe qui nous ait décrit la voie Tāhert-Siġilmāsa-Soudan occidental⁵². Siġilmāsa était

47. Al-Ya'qūbī, *Kitāb al-Buldān*, pp. 359-360.

48. Sur cet ouvrage voir Brockelmann, *GAL*, t. I, p. 229 et *Suppl.*, t. I, p. 408.

49. *Viae regnorum. Descriptio ditionis moslemicae auctore Abu Ishāk al-Fārisī al-Istakhri*, éd. M. J. de Goeje (*Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, t. I), 2^e éd., Leyde, 1927, pp. 39 et 46.

50. *Ibid.*, p. 39.

51. Al-Bakrī, *Description*, texte, pp. 148-149 et trad., pp. 283-284.

52. Al-Ya'qūbī, *Kitāb al-Buldān*, p. 360.

la capitale d'un État berbère, gouverné, aux VIII^e-IX^e siècle, par des princes professant les doctrines de la secte şufrite, branche de la secte hāriğite dont les Ibāđite constituaient une autre branche. Les Şufrites surent, vers le milieu du VIII^e siècle, gagner à leur cause la majorité des tribus berbères de l'Afrique du Nord dissidentes du califat arabe ; mais, affaiblis par les guerres sanglantes qu'ils faisaient aux Arabes orthodoxes ainsi qu'aux Ibāđites, ils durent céder la suprématie qu'ils exerçaient sur les tribus berbères à ces derniers, exception faite pour la tribu berbère de Miknāsa habitant Siğilmāsa, où, vers 757/758, les Şufrites ont organisé un État indépendant. Ce royaume était assez considérable ; d'après al-Fazārī, ses dimensions s'élevaient, vers la fin du VIII^e siècle, à quatre cents parasanges (ou plutôt milles arabes ?) sur quatre-vingts. Les chefs şufrites y dominèrent jusqu'au milieu du X^e siècle⁵³. En dépit des différences dogmatiques, les rapports entre la dynastie ibāđite de Tāhert et les princes şufrites de Siğilmāsa devinrent, sous les premiers imām rustémides, très amicaux. Les chroniques arabes notent, en effet, une alliance par mariage entre ces deux dynasties, à la fin du VIII^e ou au début du IX^e siècle. Il s'agit ici du mariage de Midrār, fils du chef şufrite Abū Manşūr al-Yasa' avec Arwā, fille de l'imām 'Abd ar-Rahmān ibn Rustem de Tāhert⁵⁴. C'est sans doute le rôle considérable que la ville de Siğilmāsa jouait à cette époque dans le commerce nord-africain avec le Soudan occidental qui fut la cause de ce rapprochement. Cette alliance était probablement un acte de prudence de la part des premiers imām de Tāhert, maîtres d'une grande ville commerciale, dont les négociants qui se rendaient aux marchés du Soudan occidental étaient obligés de passer le plus souvent par Siğilmāsa.

Après avoir quitté les frontières méridionales de l'État de Siğilmāsa, les caravanes qui, de Tāhert et des autres villes du Maghreb, se rendaient au Soudan occidental, traversaient le territoire de la tribu berbère nomade appelée Anbiya (nom incertain), branche de celle des Şanhāğa (Zenaga) qui occupait la majeure partie du Sahara occidental. D'après al-Ya'qūbī une distance de cinquante journées de marche séparait la ville de Siğilmāsa du territoire (ou peut-être du centre politique ?) de cette énigmatique tribu ou plutôt de cette fédération des tribus berbères⁵⁵. La fédération de Anbiya existait déjà à l'époque d'al-Fazārī (écrivant vers 788). Cet écrivain place un grand État de ce nom entre le royaume de Siğilmāsa et le Soudan occidental⁵⁶.

53. Sur Siğilmāsa voir H. Fournel, *Les Berbères*, t. II, Paris, 1881, pp. 22-25 et G. S. Colin, article « Sidjilmāsa », *Enzyklopädie des Islām*, t. IV, pp. 432-434.

54. Al-Bakrī, *Description*, texte, p. 150 et traduction, pp. 286-287 ; Ibn Ḥaldūn, *Histoire*, t. I, pp. 262-263 ; Fournel, *op. cit.*, t. II, p. 24.

55. Al-Ya'qūbī, *Kitāb al-Buldān*, p. 360.

56. Al-Mas'ūdī, *Prairies d'or*, t. IV, p. 39.

Nous devons quelques détails sur Anbiya à Ibn al-Faqīh (écrivain vers 903). Selon ce géographe, dont les informations sur l'Afrique du Nord remontent jusqu'au milieu du IX^e siècle, « le pays d'Anbiya fait partie du Sūs al-Aqṣā (dans l'extrême sud du Maroc actuel) et s'étend sur soixante-dix nuits de marche à travers les plaines et les déserts »⁵⁷. Il s'agissait donc d'une fédération qui embrassait la plupart des tribus berbères nomades du Sahara occidental et qui existait au VIII^e et au IX^e siècle. D'après J. Marquart, entraient dans la fédération d'Anbiya les tribus Massūfa, Lamtūna et Ġuddāla qui vivaient en nomades dans le Sahara occidental⁵⁸.

Après avoir traversé le pays d'Anbiya, on arrivait, selon al-Ya'qūbī, dans la région appelée Ġaṣṭ, qui constituait un royaume païen, dont le roi faisait des incursions dans les pays du Soudan. La population de ce district avait des demeures fixes⁵⁹. Il s'agit ici de la ville et du royaume berbères mieux connus des anciens auteurs arabes sous le nom de Awdāḡaṣṭ. C'était un centre de commerce important, distant de dix journées de marche de la ville de Ġāna. Nous devons cette information au géographe et voyageur arabe Ibn Ḥawqal qui passa par Awdāḡaṣṭ en 340 de l'hégire (951/952 A.D.) dans son voyage de Siġilmāsa à Ġāna⁶⁰. D'après le même géographe, une distance de deux mois de marche séparait Awdāḡaṣṭ de la ville de Siġilmāsa⁶¹ ; ainsi on comptait dix journées entre Awdāḡaṣṭ et le centre politique d'Anbiya, si tant est que la distance de cinquante journées entre Siġilmāsa et Anbiya donnée par al-Ya'qūbī est vraie. Suivant al-Bakrī, Awdāḡaṣṭ est éloignée de la ville de Ġāna de quinze journées de marche⁶² et, d'après al-Idrīsī, on compte douze journées de marche entre Awdāḡaṣṭ (qui porte chez ce géographe le nom d'Awdāḡaṣṭ) et Ġāna⁶³. Selon un passage de l'ouvrage *al-'Azīzī*, œuvre du géographe arabe al-Muhallabī (écrivain vers la fin du X^e siècle), rapporté dans le *Taqwīm al-Buldān*, œuvre géographique d'Abu 'l-Fīdā' (XIV^e siècle), Awdāḡaṣṭ est le nom d'une vaste contrée et aussi de la capitale de ce pays, située à une distance de plus de quarante journées de marche de Siġilmāsa, à travers les sables et les déserts. D'après un autre passage de cette source, « Awdāḡaṣṭ renferme de beaux marchés et... les voyageurs y affluent de tous côtés ; les habitants sont musulmans. Le chef du pays est un

57. Ibn al-Faqīh, *Kitāb al-Buldān*, éd. M. J. de Goeje, Leyde, 1885 (= *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, t. V), p. 81.

58. Marquart, *Die Benin-Sammlung*, pp. CCXXXIV-CCXXXV.

59. Al-Ya'qūbī, *Kitāb al-Buldān*, p. 360.

60. *Opus geographicum auctore Ibn Hawkal...*, éd. J. H. Kramers, Leyde, 1958 (= Ibn Hawqal, *Kitāb Ṣūrat al-ard*), t. I, p. 99. Sur Ibn Ḥawqal voir Brockelmann, *GAL*, t. I, p. 229 et *Suppl.*, t. I, p. 408.

61. Ibn Hawqal, *Kitāb Ṣūrat al-ard*, t. I, p. 93.

62. Al-Bakrī, *Description*, texte, p. 168 et trad., p. 317.

63. Al-Idrīsī, *Description*, texte arabe, p. 32 et trad., p. 38.

homme de la tribu (berbère) de Ṣanhāğa. A l'orient, se prolonge le pays des nègres »⁶⁴. Dans son *Kitāb al-Masālik wa 'l-mamālik*, al-Bakrī aussi donne une intéressante description du royaume et de la ville d'Awdagast. Selon ce géographe, l'État d'Awdagast était de 961 à 971 de notre ère, sous le règne du roi nommé Tin Yarutan originaire de la tribu de Ṣanhāğa, probablement le même dont il est question chez al-Muhallabī, et dont l'empire s'étendait sur « un pays habité dont la longueur et la largeur étaient de deux mois de marche ». D'après le même passage de l'ouvrage d'al-Bakrī, « plus de vingt rois nègres le reconnaissaient pour leur souverain »⁶⁵. La ville d'Awdagast était, selon al-Bakrī, grande et très peuplée, et renfermait une nombreuse et très riche population, composée d'Arabes et de Berbères (entre autres de Nafūsa, Lawāta et Nafzāwa, tribus berbères ibāḍites), comme nous le savons grâce aux autres auteurs. Au marché de cette ville, « à toute heure rempli de monde », dit notre géographe, on payait avec de la poudre d'or⁶⁶. Awdagast était bâti dans une plaine sablonneuse, au pied d'une montagne dépourvue de végétation ; la ville était entourée de jardins et de dattiers⁶⁷. Cette ville, dont les ruines ont été découvertes par P. Laforgue en 1939, était située dans la partie méridionale de la Mauritanie actuelle, au nord-est de Kifa, dans la direction de Tichit, sur le plateau de Rkis. C'est dans cette région que M. Delafosse en avait déjà cherché l'emplacement⁶⁸.

Suivant al-Bakrī, une route qui passait par Ra's al-Mā' (près de l'emplacement de Tombouctou) et par la ville de Tirka (Tirekka), dont nous ignorons l'emplacement exact, reliait la ville de Gāna à la tribu berbère Saġmāra qui occupait le territoire situé au nord du cours moyen du Niger, vis-à-vis de la ville de Kawkaw, c'est-à-dire Gao. Selon al-Bakrī, on voyageait des environs de Tombouctou à Gao par le Niger, en bateau⁶⁹. Cette information est confirmée par Ibn Baṭṭūṭa qui prit ce chemin au xiv^e siècle⁷⁰. D'après le *Tuḥfat al-mulūk* d'Ibn Zambal, œuvre arabe du xvi^e siècle dont l'auteur a utilisé des données

64. Ce fragment de l'ouvrage d'al-Muhallabī est cité dans le *Taqwīm -al buldān d'Abu 'l-Fida'* (xiv^e siècle). Cf. *Géographie d'Aboulféda*, texte arabe publié... par M. Reinaud et ... de Slane, Paris, 1840, p. 125 ; *Géographie d'Aboulféda* traduite de l'arabe en français... par M. Reinaud, t. II, 1^{re} partie, Paris, 1848, pp. 174-175. Sur al-Muhallabī voir I. Ju. Kračkovskij, *Izbrannye sočinenija*. T. IV : *Arabskaja geografičeskaja literatura* (Œuvres complètes, t. IV : *La littérature géographique arabe*), Moscou-Leningrad, 1957, pp. 234-236, et sur Abu 'l-Fida' voir Brockelmann, *GAL*, t. II, pp. 44-46 et *Suppl.*, t. II, p. 44.

65. Al-Bakrī, *Description*, texte, p. 159 et trad., pp. 301-302.

66. *Ibid.*, texte, p. 158 et trad., p. 300.

67. *Ibid.*, *op. cit.*

68. Delafosse, *Haut-Sénégal-Niger*, t. II, pp. 29-32 ; voir aussi P. Laforgue, « Notes sur Aoudaghost, ancienne capitale des Berbères Lemtouna », *BIFAN*, t. II, 1940, pp. 217-236.

69. Al-Bakrī, *Description*, texte, pp. 180-181 et trad., pp. 337-338.

70. Ibn Baṭṭūṭa, t. IV, p. 426.

du XII^e et du XIII^e siècle⁷¹, c'est sans doute par cette voie que se dirigeaient vers la ville de Gao (dans le texte Ġūġū ou Kūkū), les caravanes qui venaient du Maghreb par Siġilmāsa. C'est peut-être la même voie que voulait prendre, au début du IX^e siècle, le prince rustémide Aflāh ibn 'Abd al-Wahhāb, pour son projet de voyage à Gao, et celle dont se servaient les commerçants de Tāhert, qui vers 780 A.D., allaient de cette ville au Soudan occidental, comme nous l'avons dit plus haut⁷². Ajoutons encore que l'existence d'une voie de commerce reliant la ville de Gao à celles de Siġilmāsa et de Tāhert (étapes : Awdaġaṣṭ et, probablement, Ġāna) est confirmée aussi par un passage de l'œuvre d'Ibn Ḥawqal, voyageur et géographe qui a visité ces pays en 951. Or, d'après ce passage, le roi de Awdaġaṣṭ était à cette époque en rapports avec les rois de Ġāna et de Gao (dans le texte كَوْغَة Kūġa pour كَوْغَة Kawġa, comp. Gaoga de Jean Léon l'Africain) auxquels il payait tribut⁷³. Cette attitude du roi ṣanhāġien de Awdaġaṣṭ (qui poursuivait sans doute la politique de ses prédécesseurs, comme il résulte du récit d'al-Ya'qūbī au sujet des relations entre les Ṣanhāġa et le roi de Gao, voir ci-dessus, p. 527) était étroitement liée avec la politique économique des rois de Awdaġaṣṭ qui s'intéressaient vivement au développement du commerce entre Gao et Siġilmāsa et entre Ġāna et Siġilmāsa dans lequel leur capitale jouait un rôle si important.

A côté de cette voie, il y en avait une autre qui, à l'époque rustémide, traversait le Sahara à l'est de la voie Tāhert-Siġilmāsa-Anbiya-Awdaġaṣṭ-Ġāna. Elle avait pour étapes : l'oasis de Ouargla dans le nord du Sahara et la ville commerciale de Tādemekket (aujourd'hui les ruines d'es-Souk) dans le sud de ce désert, au nord-est de Gao. Cette voie, dont on connaît les relais grâce aux géographes arabes du IX^e-XII^e siècle, passait par les villes de Tenes (Ténès), Milyāna (Milliana), al-Masila (Msila), ainsi que par le district de Zāb, par l'oasis de Ṭubna (Tobna) et Biskra⁷⁴, en se dirigeant vers Wārqlān ou Wārġlān (Ouargla) qui était un lieu habité par divers groupes berbères ibāḍites et un important centre commercial, dont le rôle comme point de départ des

71. E. Fagnan, *Extraits inédits relatifs au Maghreb*, Alger, 1924, p. 178. Sur Ibn Zābal, voir *ibid.*, p. 121.

72. Voir ci-dessus, p. 523.

73. Ibn Ḥawqal, *Kitāb Ṣūrat al-arḍ*, t. I, p. 101.

74. La voie qui reliait la ville de Tāhert au district du Zāb au temps des Rustémides traversait des pays habités pour la plupart par les tribus berbères ibāḍites (chez al-Ya'qūbī on lit, au lieu de *Ibāḍīya* « Ibāḍites » — *ṣurāt* qui est un autre nom de cette secte), sans doute étroitement liées avec le royaume de Tāhert, quoique reconnaissant, en partie au moins, l'autorité des Aghlabides, émirs orthodoxes de la Berbérie orientale. Voir à ce propos al-Ya'qūbī, *Kitāb al-Buldān*, pp. 352-353. Cette voie nous est connue aussi grâce à la description d'Ibn Ḥawqal qui, à ce qu'il paraît, visita ce pays vers le milieu du X^e siècle, un demi-siècle seulement après la chute du royaume rustémide de Tāhert (Ibn Ḥawqal, *Kitāb Ṣūrat al-arḍ*, t. I, pp. 88-89).

caravanes qui se rendaient de l'Afrique du Nord au Soudan occidental peut être comparé à celui de Siġilmāsa sur la voie commerciale Tāhert-Gāna. D'après al-Idrīsī (1154) on compte douze fortes journées de marche d'al-Masīla à Ouargla⁷⁵. Cette voie passait probablement par les oasis de l'Oued Righ (Arīġ dans les sources ibāḍites)⁷⁶, dont la prospérité dépendait sans doute du commerce avec le Soudan qui se faisait par cette route. Voici ce que dit al-Idrīsī sur le rôle de Ouargla dans le commerce nord-africain avec le Soudan :

« Cette ... ville est habitée par des familles opulentes et des négociants fort riches qui, pour faire le commerce, parcourent le pays des nègres et pénètrent jusqu'à Gāna et au Wanqāra d'où ils tirent de l'or qui est ensuite frappé à Wārqlān et au coin de cette ville... Ils sont en général des sectes dites Wahbite et Ibāḍite... »⁷⁷.

Il n'y a aucun doute que ces rapports commerciaux de Ouargla avec le Soudan occidental existaient déjà au IX^e siècle, aux temps des imām rustémides de Tāhert dont l'autorité s'étendait sur les Ibāḍites de Ouargla. On ignore presque tout des relations entretenues par les habitants de cette oasis avec la ville de Tāhert sous le règne des Rustémides. On sait cependant que déjà avant 784/785, un savant ibāḍite nommé Abū Ya'qūb Yūsuf as-Sadrātī al-Aṭrāfi al-Wārglānī, originaire de Tīn Imṣiwin, localité située dans l'oasis de Ouargla, étudiait à Tāhert chez l'imām 'Abd ar-Raḥmān ibn Rustem⁷⁸. Après la ruine du royaume de Tāhert, qui fut conquis en l'an 909 par les troupes fatimides, c'est à Ouargla que s'est réfugié le dernier imām ibāḍite Ya'qūb ibn Aflaḥ. Voici ce que dit à ce propos l'historien ibāḍite

75. Al-Idrīsī, *Description*, texte arabe, p. 120 et trad., p. 141.

76. Sur l'importance de l'Oued Righ, appelé quelquefois par les anciens auteurs arabes « Pays de Rīġa » (du nom de la tribu zenète de ce nom), voir Ibn Haldūn, *Histoire*, t. III, p. 275. La population berbère de ce pays professait jadis l'ibāḍisme comme il résulte des maintes mentions chez les anciens auteurs ibāḍites. La piste caravanière reliant Biskra au Sahara central et passant par Touggourt, centre actuel de l'Oued Righ, existait déjà à l'époque romaine, quoiqu'elle fût, à cette époque, beaucoup moins fréquentée que les pistes de Ghadamès ou du Fezzan. C'est probablement par cette voie qu'on a importé dans le Hoggar occidental au IV^e siècle de notre ère les objets romains découverts dans la sépulture célèbre de Tin Hinan près d'Abalessa. Voir sur ce problème E. Demongeot, « Le chameau et l'Afrique du Nord romaine », *Annales*, 15^e année, n^o 2, mars-avril 1960, p. 240 et carte du Sahara oriental (entre pp. 232 et 233). Il n'est pas impossible que les origines de Ouargla (chez les anciens auteurs arabes Wārqlān ou Wārglān) principal centre commercial situé sur la piste Biskra-Touggourt-Sahara oriental, soient liées à l'épanouissement du commerce romain et byzantin dans ces parages. On se demande, en effet, si le peuple africain des Urcilliani cité par Végèce, *Epit. Rei Militaris*, III, 23, comme possédant des chameaux et utilisant ces animaux dans leurs guerres ne doit pas être identifié avec les Wārqlān.

77. Al-Idrīsī, *Description*, texte arabe, p. 121 et trad., p. 141.

78. Al-Wisyanī, *Kitāb as-Siyar*, ms. n^o 277 de l'ancienne collection de Lwów, p. 140.

Abū Zakariyā' Yaḥyā ibn Abī Bakr al-Wārglānī, dans son ouvrage *Kitāb as-Sīra wa-aḥbār al-a'imma* (début du XII^e siècle de notre ère) :

« On rapporte que, au moment où al-Ḥigānī (Abū 'Abd Allāh aš-Šī'i)⁷⁹ marcha sur Tāhert, Ya'qūb ibn Aflaḥ sortit de la ville avec une troupe de cavaliers, ses gens et ses lieutenants... L'ennemi suivait... Lui-même et ses compagnons arrivèrent sans obstacle à Wārglān. Ce fait eut lieu du temps d'Abū Šāliḥ Ḡannūn ibn Īmriyān (chef ibāḍite de Ouargla)... Abū Šāliḥ vint à sa rencontre avec tous les gens de Wārglān ; on l'introduisit au cœur de la ville, on le combla d'honneurs, on lui fit une réception magnifique, puis les habitants lui proposèrent de le nommer leur imām ; mais il refusa... Il demeura longtemps à Wārglān »⁸⁰.

C'est sans doute sous le règne des imām rustémides que fut fondée, dans l'oasis de Ouargla, la ville de Sadrāta (aujourd'hui les ruines de Sedrata), ainsi appelée d'après la tribu berbère ibāḍite de ce nom⁸¹, dont la prospérité venait sans doute du commerce entre Tāhert et Gao. Ajoutons encore que Wārglān était aussi, à cette époque, une étape sur la route reliant la ville de Tozeur (dans la Tunisie du Sud) avec Siḡilmāsa. C'est par cette oasis que se dirigea vers Siḡilmāsa 'Ubayd Allāh fondateur de la dynastie des Fatimides, après son arrivée au Maghreb vers la fin du IX^e siècle⁸².

Les négociants de Tāhert désirant se rendre de Ouargla au Soudan, se dirigeaient vers la ville de Tādemekket située dans la région montagneuse de l'Adrar des Ifoghas⁸³, sur la lisière méridionale du Sahara (aujourd'hui les vastes ruines d'es-Souk). Cette ville était éloignée de

79. Abū 'Abd Allāh aš-Šī'i, missionnaire et général fatimide, conquiert Tāhert sur les Rustémides en 909 (Fournel, *Les Berbères*, t. II, p. 90). L'ethnique al-Ḥigānī الحجاني (pour *al-Ḡigānī الجيجاني ?) employé par Abū Zakariyā' pour désigner ce missionnaire, provient apparemment du nom de la montagne Inkiḡān ou Īkiḡān (au nord-ouest de Djemila, dans les environs de Sétif) qui constituait son quartier général pendant la première période de son activité au Maghreb (sur la position et le nom de cette montagne comp. Fournel, *op. cit.*, t. II, p. 53).

80. *Chronique d'Abou Zakaria*, publiée pour la première fois, traduite et commentée par E. Masqueray, Alger, 1878, pp. 251-257. Voir aussi *ibid.*, p. 211. Nous citons le récit en question d'après cette traduction (d'ailleurs fort médiocre), en corrigeant seulement l'orthographe des noms propres arabes.

81. Je crois, contrairement à G. Marçais qui a consacré à Sedrata quelques pages de son *Manuel d'art musulman* (t. I, Paris, 1926, pp. 81-91), que cette ville existait déjà au IX^e siècle et non seulement au X^e siècle comme le veut le savant en question. En effet, les soldats berbères provenant de la tribu Sadrāta qui prirent part dans l'expédition contre l'oasis de Ouargla organisée par le Fatimide 'Ubayd Allāh (909-934) au commencement de son règne, étaient les frères des habitants de la capitale de Ouargla qui ainsi appartenaient eux aussi à cette tribu. Cela résulte d'une anecdote racontée par Abū Zakariyā' al-Wārglānī, (cf. *Chronique d'Abou Zakaria*, trad. Masqueray, pp. 221-223).

82. *Chronique d'Abou Zakaria*, trad. E. Masqueray, pp. 209-210.

83. Sur Tādemekket (Tadmekka) voir Barth, *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Central-Afrika*, t. V, pp. 459 et *passim* ; Richer, *Oullemiden*, p. 47 ; Delafosse, *Haut-Sénégal-Niger*, t. II, p. 69.

Ouargla de cinquante journées de marche dans le désert. Nous devons cette information à al-Bakrī (vers 1068)⁸⁴, qui nous a donné aussi une intéressante description de Tādemekket que nous nous permettons de citer ici :

« C'est une grande ville, entourée de montagnes et de ravins, et mieux bâtie que Gāna et Kawkaw. Les habitants sont Berbères et musulmans ; ils se voilent la figure comme le font les Berbères du désert ; ils se nourrissent de chair, de lait et d'une espèce de grain que la terre produit sans culture. Le *durra* et les autres céréales leur arrivent du pays des Noirs. Leurs vêtements, de coton... ou d'autres étoffes, sont teints en rouge. Le roi porte un turban rouge, une tunique jaune et un pantalon bleu. Les dinars dont ils se servent sont d'or pur et s'appellent... « chauves », parce qu'ils ne portent pas d'empreinte... »⁸⁵.

De même Ibn Ḥawqal, qui visita le Sahara vers le milieu du x^e siècle, nous parle des rois de Tādemekket. Il dit que les habitants de cette ville « sont d'origine nègre, dont la peau... est devenue blanche à cause de leur proximité du Nord et de leur éloignement de la terre de Kūkū (Gao) »⁸⁶. Ainsi Ibn Ḥawqal savait que les habitants de Tādemekket entretenaient des relations avec l'Afrique du Nord d'un côté et avec la ville de Gao de l'autre.

On sait, grâce à Ibn Ḥammād, historien arabe du xiii^e siècle, que Tādemekket existait déjà vers la fin du ix^e siècle, sinon encore plus tôt, et qu'elle constituait à cette époque un centre commercial considérable sur la voie menant de l'Afrique du Nord à Gao. C'est là que naquit d'un père commerçant, originaire de Taqyūs (non loin de Tozeur dans la Tunisie du Sud), allant et venant de cette ville au Soudan, et d'une esclave originaire de Tādemekket, le futur fameux chef ibādite, Abū Yazīd Maḥlad ibn Kaydād, qui fut emmené ensuite par son père à la ville de Kawkaw (Gao)⁸⁷. Nul doute que la voie de communication qui, vers la fin du ix^e siècle, rattachait la Tunisie du Sud avec Tādemekket et Gao passait par Ouargla.

Une distance de neuf journées de marche séparait, suivant al-Bakrī, la ville de Tādemekket de celle de Kawkaw (Gao)⁸⁸. Nous devons la plus ancienne description de cette ville au géographe arabe de la fin du x^e siècle, al-Muhallabī, dans un passage de son ouvrage cité dans le dictionnaire géographique de Yāqūt (début du xiii^e siècle). D'après cette description, la capitale du roi de Gao (dans le texte Kawkaw) se compose de deux villes séparées, dont une, située sur la rive orientale du Niger (dans le texte : Nil) et nommée Sarnāt, constitue un centre important du commerce, visité par les négociants qui y viennent de

84. Al-Bakrī, *Description*, texte, p. 182 et traduction, p. 340.

85. *Ibid.*, texte, p. 181 et trad., p. 339.

86. Ibn Ḥawqal, *Kitāb Ṣūrat al-ard*, t. I, p. 105.

87. *Histoire des rois 'obaidides (les califes fatimides)*, par Ibn Ḥammād, éd. et trad. M. Vonderheyden, Alger-Paris, 1927, texte arabe, p. 18 et trad. pp. 33-34.

88. Al-Bakrī, *Description*, texte, p. 183 et trad., p. 342.

tous les pays où se trouvent les marchés ; quant à l'autre, qui est située sur la côte occidentale du Niger, elle est la résidence du roi. Entre ces deux villes se trouve une mosquée. Le roi et une partie des habitants de ces deux villes professent l'islamisme. Il est intéressant que c'est le sel qui constitue essentiellement la fortune du roi ; il est conservé dans les trésors⁸⁹.

Selon al-Bakrī qui nous décrit, lui aussi, la ville de Gao, on y emploie les barres de sel comme monnaie. On importe ce sel des mines de Tawtak (Tūtak, peut-être Taitok), à quinze journées de marche de la ville ; ces transports passent par la ville de Tādemekket, dont l'importance pour le commerce de Gao est donc, au XI^e siècle, très grande. Al-Bakrī répète l'information, que nous connaissons déjà par l'ouvrage d'al-Muhallabī, sur les deux villes qui composent la capitale de Gao⁹⁰.

Telles sont les sources arabes et surtout ibāḍites dont nous disposons sur les rapports entre la ville de Tāhert et les États de Ġāna et de Gao, à la fin du VIII^e et au IX^e siècle, aux temps du règne des Rustémides. Ces informations, si peu détaillées qu'elles soient, nous permettent néanmoins de reculer d'un siècle au moins les origines des relations commerciales de l'Afrique du Nord avec le Soudan à l'époque musulmane, relations dont l'histoire avait commencé, d'après l'opinion de savants tels que J. Marquart et E. W. Bovill, seulement vers la fin du IX^e siècle. Il ressort de ces données que les premiers négociants musulmans au Soudan occidental dont l'existence soit connue des sources arabes venaient de Tāhert et professaient, pour la plupart au moins, l'ibāḍisme. Certes, ils n'étaient pas les premiers commerçants musulmans arrivés au Soudan occidental depuis la conquête du Maghreb par les Arabes. On peut supposer en effet que les commerçants de Tāhert, qui apparaissent au Soudan occidental vers 780, ont été précédés, sur les marchés de Ġāna, de Gao et d'autres villes de ce pays, par les négociants musulmans venant de la ville şufrite de Siġilmāsa, des villes de Ziz et de Dar'a (voisines de Siġilmāsa et qui prospéraient avant l'épanouissement commercial de cette dernière ville)⁹¹, ou bien par les marchands berbères originaires de Ṭarqala, capitale du Sūs al-Aqṣā (dans l'extrême Sud marocain), reliée, suivant Ibn al-Faqīh (903) à la ville de Ġāna par une voie de trois mois de marche⁹². Mais l'étude de ce problème dépasse déjà le cadre, beaucoup plus modeste, du présent article.

89. *Jacut's geographisches Wörterbuch...* hrsg. von F. Wüstenfeld, Leipzig, 1866-1870, t. IV, pp. 329-330.

90. Al-Bakrī, *Description*, texte, p. 183 et trad., pp. 342-343.

91. Marquart, *Die Benin-Sammlung*, p. CXXIII-CXXIV et *passim*.

92. Ibn al-Faqīh, *Kitāb al-Buldān*, éd. M. J. de Goeje, pp. 81, 84 et 87 ; Marquart, *op. cit.*, p. CXXIV.